Document généré le 18 juil. 2025 08:12

International Review of Community Development
Revue internationale d'action communautaire

Le sacré au coeur du social. L'incontournable facteur religieux

Jean-Marc Larouche et Guy Ménard

Numéro 26 (66), automne 1991

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1033887ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1033887ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Lien social et Politiques

ISSN

0707-9699 (imprimé)
2369-6400 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Larouche, J.-M. & Ménard, G. (1991). Le sacré au coeur du social. L'incontournable facteur religieux. *International Review of Community Development / Revue internationale d'action communautaire*, (26), 5–11. https://doi.org/10.7202/1033887ar

Tous droits réservés © Lien social et Politiques, 1991

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Présentation

Il est difficile, de nos jours, d'ouvrir la télévision, de feuilleter un journal ou un magazine d'actualité, de flâner dans une librairie, de passer une soirée avec des amis, ou simplement de circuler en ville, sans que se manifestent de quelque manière — discrète ou spectaculaire — l'étonnante vitalité du *religieux* dans la culture contemporaine et la perdurance de ce qu'il faut bien appeler le *sacré* au cœur du social. Tel jour, la visite de Jean-Paul II dans un pays draine d'immenses foules en délire ; le lendemain, l'arrestation d'un célèbre télévangéliste mêlé à des magouilles financières ou à de croustillants scandales cause tout un émoi ; ou alors l'attention est attirée par les bizarreries d'une secte, sortie d'on ne sait où, qui proclame la fin du monde pour le mois prochain ou célèbre les vertus miraculeuses du cristal de roche ; ici, c'est un étrange cas de « possession diabolique » que l'on rapporte ; là, une tout aussi curieuse apparition — à moins qu'il s'agisse d'icônes qui se sont mises à pleurer comme des madeleines... De manière peut-être encore plus proche de notre quotidien, tel ou tel de nos amis, après des années de militance politique ou syndicale, se « convertit » au mouvement charismatique ; ou l'une de nos connaissances, ayant tâté de la psychanalyse, du Rebirth, de la Gestalt et de l'acupuncture, passe maintenant des heures assise dans la position du lotus à réciter des mantras. Et encore telle autre de nos relations — si ce n'est... nous-mêmes ! —, tout en ne jurant que par la Science et le Progrès, n'en va pas moins consulter un astrologue ou interroger une cartomancienne avant d'accepter un poste d'ingénieur-conseil ou de rompre avec son conjoint...

Pour plusieurs, certes, il ne s'agit là que de survivances archaïques et folkloriques d'un passé révolu, ayant perdu leur sens profond bien que leurs formes extérieures subsistent, tels ces coquillages que l'on trouve parfois au bord de la mer, vides du mollusque qui les habitait. Ou, plus prosaïquement encore, tels d'inoffensifs objets de musée. Pour d'autres, ces signes de la perdurance du religieux ou du sacré, du surnaturel ou de l'occulte sont seulement la preuve attristante que l'humanité — même dans notre monde prétendu moderne et rationnel — a encore du chemin à faire pour s'émanciper de tout le fatras de « superstitions » et de « croyances aliénantes » dans lequel elle s'embourbe depuis la nuit des temps. Pour d'autres encore, cela prouve plutôt que les grandes institutions religieuses — les Églises en Occident, l'islam du monde arabe — sont encore très fortes, et prêtes à tout pour conserver ce qui leur reste d'influence sur certains secteurs de la société : l'éducation des jeunes, par exemple, ou la morale sexuelle. D'aucuns y verront pour leur part la triste évidence que plusieurs de nos contemporains, insécurisés par toutes sortes de peurs, de la pollution à la guerre atomique, de la récession au sida, sont encore naïvement prêts à se jeter — corps, âme et portefeuille — dans les bras du premier gourou venu, pour peu que le maître (plus ou moins scrupuleux parfois)

offre en échange quelque antidote à l'angoisse, quelque baume au mal-être, quelque réponse claire aux lancinants *pourquoi* de l'existence.

Mais d'autres ont parfois vécu comme un douloureux exil ces décennies modernes où, au mieux, l'on faisait rire de soi en se disant croyant (et où, au pire, comme dans les « pays de l'Est », l'on pouvait se retrouver dans un Goulag pour l'avoir dit trop fort). Ces autres ressentiront cette effervescence religieuse contemporaine comme une douce et réconfortante revanche : « Vous voyez bien que Dieu n'était pas mort ! Le voici qui revient en force, plus populaire que jamais ! » Comme disait l'autre : après Marx, avril... Et, de fait, force est de reconnaître que si, par exemple, la récente libéralisation des pays de l'Est semble avoir fouetté une renaissance religieuse à maints égards spectaculaire, il n'est pas rare non plus de voir nos proches contemporains s'ouvrir de nouveau à des disponibilités religieuses qu'on avait un temps crues enterrées à jamais parmi les déchets biodégradables de l'histoire.

Les années soixante et soixante-dix avaient en effet largement éclipsé de notre horizon cette réalité qui semblait condamnée à disparaître à relativement court terme. Nous avions le sentiment d'assister, heureux ou malheureux, en tout cas impuissants, à l'inéluctable triomphe des grands « maîtres du soupçon » de la modernité : Nietzsche, qui dès la fin du siècle dernier avait proclamé la « mort de Dieu » ; Marx, pour qui la religion était « couronne de fleurs masquant les chaînes de l'oppression », « opium du peuple » ; Freud, qui pour sa part y avait diagnostiqué la grande « névrose obsessionnelle » de l'humanité ; Sartre, pour qui l'être humain — « seul, sans excuses » — était l'unique responsable du projet de sa vie, du sens de son existence. Les avancées de la technique et des sciences (y compris bien sûr des sciences devenues *humaines*) semblaient repousser de plus en plus loin ces arrière-mondes peuplés de dieux, chargés de mystère, nimbés de surnaturel...

Force est cependant d'admettre que, surtout depuis une dizaine ou une quinzaine d'années, les choses se sont présentées de manière quelque peu différente. Elles nous ont souvent permis de mieux voir que si l'expérience religieuse — comme n'importe quelle expérience humaine — peut assurément être vécue sur le mode de l'aliénation ou de la névrose (individuelles et collectives), elle ne se *réduit* toutefois pas forcément à une lecture aussi unilatéralement et radicalement négative. Force est en tout cas de reconnaître que le « religieux » est loin d'avoir « disparu » de notre univers autant qu'on aurait pu s'y attendre, et que bien des indices donnent à penser qu'il est peut-être au contraire plus vigoureux que jamais, quoique également plus éclaté que jamais en d'innombrables facettes.

Il semble bien en effet que le sacré, qui a animé dans le passé et continue de nourrir bien des formes « traditionnelles » de l'expérience religieuse (le christianisme et les autres « grandes religions », notamment), ait de nos jours tendance à « se déplacer », à surgir dans des lieux de l'expérience qui ne sont pas — pas encore ? — « structurés » comme les grandes religions traditionnelles, et que nos distinctions ne nous ont pas non plus habitués à considérer comme de possibles lieux d'une telle expérience. Mais, quand on y pense, le monde romain ne reprochait-il pas surtout aux premiers chrétiens l'« athéisme » et l'« irréligion » ? Il importe en ce sens de ne pas restreindre la dimension religieuse aux formes « classiques » qui nous sont plus familières (par exemple le christianisme en Occident) et d'être attentif aux autres lieux où peut également se manifester de nos jours une authentique expérience du sacré.

À cet égard, une des tragédies — le terme est fort, mais pas forcément exagéré — des sciences sociales est sans doute d'avoir largement dissocié l'étude du *social* et celle du *religieux,* à l'encontre pourtant de leurs grands pionniers, et nous songeons plus particulièrement à Émile Durkheim et à Max Weber, à qui renvoie bien sûr le titre de ce numéro. Si en effet, pour Durkheim, le sacré est bien au cœur du social, qu'il fait surgir, cimente et régénère sans cesse et dont il constitue pour ainsi dire la substance même, pour Max Weber, la prise en compte du « facteur religieux » demeure un incontournable passage dans l'étude des sociétés et de leur développement. Sans que toutes les contributions de ce numéro soient forcément placées sous le « patronage » de l'un ou l'autre de ces « ancêtres » des sciences humaines (c'est-à-dire à la fois sociales *et religieuses*) les lecteurs n'auront pas de mal à y discerner souvent des filiations — tantôt proches et revendiquées, tantôt plus lointaines et plus indirectes — qui témoignent de la toujours actuelle fécondité de ces penseurs classiques.

Le phénomène dont nous parlons est immense, touffu, diversifié. Il ne pouvait, de ce fait, être question de prétendre le parcourir de manière exhaustive. Les responsables de ce numéro sont bien conscients que d'importants dossiers qui auraient pu y trouver place y brillent plutôt par leur absence : citons par exemple le « réveil religieux » de l'Europe de l'Est, évoqué plus haut, ou encore la montée des « intégrismes » dans les trois grandes religions monothéistes (judaïsme, christianisme, islam). De même, une place assez modeste est accordée à la réalité du christianisme, bien que celui-ci demeure la principale forme religieuse de l'Occident. Cela aussi est délibéré, dans la mesure où nous avons souhaité mettre en lumière des formes moins (re)connues de la religiosité présente au cœur du social contemporain [1]. Le choix qui a été fait est en somme de jeter un certain nombre de coups de sonde significatifs dans plusieurs des

lieux — classiques ou plus neufs — où se manifeste aujourd'hui l'expérience du sacré et où la prise en compte du facteur religieux contribue à une meilleure intelligence du social.

Les articles de ce numéro ont été regroupés sous cinq thèmes : 1) éclairages et perspectives ; 2) le christianisme « sous observation » ; 3) quête et expression religieuses dans les pratiques et organisations sociales ; 4) sacré et religion au cœur des socio-cultures ; 5) expérience du sacré et religion de l'expérience.

Les articles du premier groupe abordent un certain nombre de perspectives susceptibles de fournir d'utiles éclairages à l'ensemble du numéro. Dans un texte qui pourrait se présenter comme une sorte d'entrée en matière, Guy Ménard montre qu'en privilégiant une rationalité de type scientifique et technique qui a largement *désenchanté* le monde (au sens que Max Weber donnait à ce mot), l'Occident moderne s'est en fait appauvri d'une autre manière — essentiellement symbolique — de comprendre et d'expérimenter ce monde. Il avance également que c'est dans la mesure où nos contemporains redeviennent actuellement plus disponibles à cet autre type de pensée qu'ils retrouvent, pour ainsi dire, le « mode d'emploi » du sacré.

À cette première proposition répond de quelque manière celle de Roger Lapointe, qui avance que ce « mode d'emploi » n'est peut-être pas si « naturel », ni réparti de manière si homogène dans la population. S'inspirant lui aussi de Max Weber, Lapointe développe une hypothèse selon laquelle le « talent religieux » serait socialement *différencié,* c'est-à-dire que certaines personnalités seraient prioritairement religieuses, que d'autres ne le seraient que secondairement, que d'autres encore ne le seraient que de façon nominale et que d'autres enfin ne seraient pour ainsi dire pas du tout « douées pour la religion ».

Sans trancher cet intéressant débat, Josée Lacourse, qui s'inspire de l'autre grand pilier des sciences de la religion, Émile Durkheim, rappelle les grandes lignes de la pensée de l'auteur des *Formes élémentaires de la vie religieuse* et en explore la fécondité toujours étonnante, en analysant une manifestation de l'univers de l'*ésotérisme,* qui fascine et attire plusieurs de nos contemporains.

Dans la deuxième section, le christianisme se trouve à son tour « sous observation » (pour évoquer librement le titre d'un récent ouvrage d'Émile Poulat). Si la modernité a marqué le catholicisme de son sceau, la post-modernité en fait autant. S'appuyant sur des enquêtes menées en Belgique ces dernières années, la sociologue Liliane Voyé conclut en effet que le

romantisme, la centralité du quotidien, le mixage des codes, la socialité élective et civile ainsi que le réenchantement du monde ont remplacé, au sein de groupes d'inspiration chrétienne mais désormais distants du catholicisme institutionnel, l'épopée, les lendemains qui chantent, les discours officiels, l'appartenance institutionnelle et le désenchantement du monde.

Le paysage du christianisme contemporain est cependant loin d'être simple et homogène. Anne Morelli le fait bien voir en analysant un phénomène à première vue assez déroutant de notre époque, soit le fait que le Vatican, en particulier depuis le pontificat de Jean-Paul II, ait vigoureusement renoué avec une ancienne pratique du catholicisme en proposant un nombre considérable de nouveaux saints et de nouvelles saintes à la vénération des fidèles. Scrutant ce qui apparaît bien comme une « politique » délibérée et non comme un simple hasard, elle dégage une intéressante série de « modèles » qui semblent révélateurs des grandes orientations sociales et politiques actuelles de l'Église catholique.

Pour André Corten, l'analyse de la situation brésilienne permet de constater la perdurance du religieux au cœur du politique. Corten s'arrête à la notion de « peuple de Dieu », qui est d'origine théologique mais serait devenue un emblème de représentation du politique, et explore le discours des théologiens de la libération, celui des communautés ecclésiales de base et celui du Parti des travailleurs, organisation politique qui prétend représenter les « mouvements sociaux » aujourd'hui présents dans la société brésilienne.

Dans la troisième section, les auteurs examinent comment la quête de sens et l'expression religieuse traversent diverses pratiques et organisations sociales contemporaines. En étudiant l'émergence et le développement des nouvelles disciplines universitaires que sont la *sexologie* et la *thanatologie,* Jean-Marc Larouche montre qu'elles s'inscrivent dans un mouvement qui va de la sécularisation à la post-sécularisation. À cette dernière étape, les sciences humaines retrouvent la vieille étiquette de sciences *morales* et, pourquoi pas, de sciences *religieuses.* Pour l'auteur, elles méritent ces titres, non pas tant parce que leur attention se porte sur des objets (la morale et la religion), mais parce qu'il s'agit bel et bien de lieux de la culture actuelle où se manifeste et s'effectue la *quête de sens,* c'est-à-dire le travail éthico-religieux.

Cherchant à rendre compte de l'identité du *travailleur social,* Josianne Bodart Senn le présente comme un *nouveau clerc.* D'une part, il partage certains attributs du prêtre et du médecin, d'autre part, il tente de recréer du sens à partir du chaos et de l'absurde. Cette aspiration

à recomposer à partir des forces vives s'enracine dans une trajectoire familiale et dans une carrière professionnelle où le travail social n'est souvent qu'une étape.

Au Québec et en France, notamment, la question de la religion dans l'univers scolaire ne cesse de soulever les passions et de susciter des débats dont les enjeux — et les paradoxes — sont bien mis en lumière et analysés par Micheline Milot. En toile de fond, la mutation du rapport religion-culture : fin de la religion comme institution englobante et sans communauté réelle, montée des intégrismes, demande parentale pour l'enseignement religieux et l'ouverture au champ symbolique, reconnaissance, enfin, des méfaits d'une inculture religieuse.

Dans la quatrième section, les auteurs nous rappellent que le sacré et les religions sont au cœur des socio-cultures. Consacrant sa réflexion aux traditions religieuses amérindiennes du Canada, Achiel Peelman en montre l'importance on ne peut plus actuelle dans le processus de revitalisation sociale, politique et culturelle des nations autochtones d'Amérique du Nord. Il souligne que les ressources religieuses et spirituelles sont une réalité contemporaine tout à fait apte à s'adapter aux conditions modernes de la vie et à fournir aux individus les valeurs dont ils ont besoin pour survivre dans le monde d'aujourd'hui.

En décrivant une réalité très exotique à première vue, les cultes extatiques du Nordeste brésilien, Roberto Motta, qui s'inscrit lui aussi dans la grande tradition sociologique issue d'Émile Durkheim, met en lumière la fonction sociale et la portée universelle du sacré comme facteur de cohésion et de renouvellement de la société, et de construction d'identité et d'intégration pour les individus.

Leïla Babès nous fait découvrir des aspects peu connus de l'islam, notamment à travers certaines expressions populaires syncrétistes observées au Maghreb, qui selon elle témoignent d'une très ancienne disposition des peuples d'Afrique du Nord à absorber différentes traditions religieuses. Elle contribue ainsi à briser l'image monolithique et simpliste que l'Occident se fait souvent du monde musulman et du rôle qu'y tient la religion en cette époque où seule, souvent, la montée bruyante des « intégrismes » semble se faire entendre.

Les trois derniers textes, on le verra, ne correspondent pas exactement au genre littéraire caractéristique des revues « savantes », relevant plutôt du témoignage et de l'observation participante ou se rapprochant du court essai. Ève Gaboury nous fait tout d'abord pénétrer avec intelligence et poésie dans l'univers fascinant des « sorcières » modernes. Elle montre comment

de nouvelles formes de spiritualité émergent comme en vertu d'une nécessité au sein du mouvement des femmes et de leur combat pour trouver une plus juste place dans la société et la culture. Elle fait également voir comment d'anciennes formes d'expression religieuse issues de traditions préchrétiennes ou « hérétiques » (paganisme antique, « sorcellerie » médiévale) peuvent exercer une force de fascination et d'inspiration sur plusieurs de nos contemporains.

Puis, dans un texte qui pourrait se présenter comme une note de recherche, Jean Ferreux oppose le sacré comme « process » dynamique aux « structurations » (ou « abstractions ») dans lesquelles ce « process » en vient à se cristalliser, à se pétrifier. Il illustre son propos en s'arrêtant à trois réalités qui lui apparaissent comme des « abstractions » significatives du sacré à notre époque : l'*écologie,* la *drogue* et le *sida.*

Enfin, l'article de Dominique Lambert déploie, sous forme « docu-dramatique », l'itinéraire à la fois singulier et représentatif d'une femme de notre époque, d'origine sociale catholique assez traditionnelle, qui est revenue à une pratique engagée du christianisme dans une autre tradition que celle de son enfance, après s'être trouvée activement présente pendant plus de vingt ans à presque tous les grands « rendez-vous » de notre modernité : la révolution sexuelle et le mouvement des femmes, la militance de gauche et l'autogestion politique, la psychanalyse...

Eu égard à l'ampleur du phénomène religieux et à l'inépuisable diversité des formes — élémentaires ou plus complexes — qu'il revêt et déploie dans la culture, ce numéro ne saurait avoir d'autre prétention que celle de re-poser la question du sacré au cœur du social, ni d'autre ambition que celle de convier ses lecteurs et lectrices à renouveler et à poursuivre leur réflexion sur l'être-ensemble de notre temps.

Jean-Marc Larouche et Guy Ménard

Note

[1] Nous nous permettons par ailleurs de renvoyer à l'excellent numéro de la revue *Sociologie et sociétés* (XXII, 2, octobre 1990) publié l'an dernier sous la direction de Jean-Guy Vaillancourt, essentiellement consacré à la réalité du catholicisme contemporain, et par rapport auquel nous n'avons pas voulu faire redondance.